

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 30

Artikel: Au stand
Autor: R.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221182>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nante d'occasion et caracolier, sabre au clair, en cet accoutrement grotesque, devant la fanfare qui jouait la retraite; ils le reverront encore au bivouac, vêtu seulement d'un casque de pompier et d'un caleçon de bain, jouer un solo de « bombardon » aux applaudissements enthousiastes des troupiers.

Les réparties spirituelles ou plaisantes de ce loustic mériteraient d'être enregistrées. Une fois, entre autres, il avait été appelé au mess des officiers par ordre du commandant du régiment qui avait entendu parler de lui. Le colonel voyant entrer timidement le brave garçon, crut devoir l'encourager par de bonnes paroles.

— Ne vous gênez pas, mon ami, lui dit-il paternellement; nous sommes ici entre camarades !

— C'est que, mon colonel, répondit le farceur, je n'ai pas l'habitude du grand monde, nous n'avons que des chèvres à la maison...

L'on ne s'ennuyait pas en telle compagnie, au long des colonnes de marche. Apercevait-il, sur la route un garçonnet s'extasiant au passage du cortège guerrier, « as-tu une grande sœur ? » lui demandait Cailliet, et, suivant la réponse, il ajoutait : « alors, dis-lui bien des choses de la part du cousin Maurice ! »

La colonne s'arrête au village où aura lieu la prise des cantonnements. Une ménagère curieuse s'approche; elle interroge : Jean-Paul Pittet, est-il avec vous ?

L'on se regarde. — « Connais pas ! » — « Pas dans notre compagnie ! »

Cailliet intervient : « Comment est-il, ce jeune homme ? »

Et l'ingénue de répondre : « c'est mon neveu; un grand, plutôt blond... »

Ah, je vois ça, s'écrie alors l'impayable compagnon, un long, habillé de mince avec des pantalons rouges de figure;... il est de la première compagnie.

Les débuts de l'école de recrues sont consacrés à la formation individuelle. Bralong avait de la peine à s'assimiler les éléments indigestes du règlement d'exercice; il était resté longtemps réfractaire aux conversions. Ainsi, quand le caporal commandait un « à droite » il faisait volontiers un « à gauche », ce qui mettait le chef de groupe hors des gonds. L'instructeur avait été dans l'obligation de faire à son élève une théorie sur la distinction qui doit exister militairement parlant, entre la droite et la gauche : « Si je dis à droite, faites un quart de tour en pivotant dans le sens de votre côté droit; si je dis à gauche, faites un quart de tour dans le sens opposé. »

Le pauvre Bralong était plutôt de l'avis de l'Evangile qui enseigne que la droite doit ignorer ce que fait la gauche. La démonstration faite, le caporal avait pris les deux mains de la recrue et les avait croisées plusieurs fois, après quoi il lui fit à brûle-pourpoint : « où est votre droite ? » Le malheureux soldat, qui perdait toute assurance sous les regards ironiques des spectateurs, leva sur son supérieur hiérarchique ses yeux candides et répondit sur un ton de reproche : « Oh, caporal, à présent que vous les avez bien « emmêlées »... »

Les semaines passèrent et Bralong finit par devenir un excellent militaire exécutant toutes-fois avec une rectitude absolument machinale les exercices de l'école de soldat. Il était bon camarade, mais il resta toujours un peu simple d'esprit. C'est à lui qu'il arriva une fois de ne pas saluer un officier de cavalerie, en ancienne tenue, qu'il avait rencontré sur le Grand-Pont; il ne fut pas puni car il fut prouvé qu'il l'avait pris pour un pompier !

Je terminerai par l'aventure suivante dont il fut le héros. Un jour, le lieutenant l'interpella devant la caserne, après l'appel principal. « Bralong, lui dit-il, voulez-vous aller à la pâtisserie la plus proche acheter des pièces à quatre sous que vous m'apporterez dans ma chambre; voici un franc. » Bralong prit la position et il s'éloignait déjà à grands pas lorsque le lieutenant, se ravisant, l'appela une seconde fois. « Passez par

la même occasion à la charcuterie et prenez aussi des pâtés, ajouta-t-il, en lui remettant une deuxième pièce d'un franc. »

Quelle ne fut pas la stupéfaction de l'officier en voyant Bralong arriver peu après à sa chandelle, l'air déconfit et tenant dans chaque main une pièce d'un franc. — « Mon lieutenant, avoua le pauvre diable, je ne me suis plus souvenu quel franc l'était pour la pâtisserie et quel franc l'était pour la charcuterie ! »

A. Mex.

Album officiel de la Fête des Vignerons, Vevey 1927. — Éditeurs : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder S. A., Vevey; Librairie Payot & Cie, Lausanne. — Prix : Fr. 5.—.

Il est signé Ernest Bieler, c'est-à-dire de l'artiste même qui a conçu, dessiné, créé les maquettes et les décors de la fête avec un talent et une fraîcheur d'inspiration remarquables. Fidèle interprète des groupes les plus pittoresques de la troupe d'Honneur, de l'Hiver, du Printemps, de l'Été et de l'Automne, résumé descriptif d'environ 2000 costumes, cet ouvrage restera par excellence le témoin d'une manifestation dont on voudra fréquemment se remémorer les fastes et l'éclat.

Présenté sous la forme d'un dépliant, développant une frise de sept mètres de longueur, cet album officiel donne en quelque sorte la quintessence des cortèges de la Fête des Vignerons. La disposition en est heureuse. Elle a permis à l'auteur d'arriver à des groupements possédant infiniment de charme et d'allure; elle l'a autorisé à camper ses personnages dans des attitudes qui sont l'expression même du mouvement de la vie. Si le dessin est parfait, la couleur ne l'est pas moins. Elle a la légèreté du pastel, le fondu de l'aquarelle, de la verve et du mordant quand le sujet s'y prête. Aussi l'ensemble, parfaitement équilibré et suggestif, donne-t-il un album d'une haute tenue artistique, supérieure en tant que présentation et conception à quantité d'ouvrages de ce genre.

Cet album remportera un vif succès. Tous ceux qui auront vu la Fête des Vignerons le voudront en souvenir d'elle et ceux qui n'auront pu y assister le désoleront... pour s'en consoler.

* * *

Le livret officiel de la Fête des Vignerons, qui sort des presses de Jayet & Diebold, imprimeurs-éditeurs à Vevey, est une élégante plaquette de plus de cent pages. Une couverture en papier à la cuve, illustrée du motif décoratif gravé par René Martin, l'habille à la moderne.

Quant au texte, il comporte, outre les notices traditionnelles sur Vevey et la Fête des Vignerons, tous les renseignements sur l'organisation et le programme de la fête, et, surtout, le poème de Pierre Girard, sur lequel maître Doret modèla sa musique. Ce poème renouvelle de façon juvénile et artistique le sujet éternel du cortège des saisons et des travaux champêtres. En vers agiles, évocateurs de claires visions imagées, M. Pierre Girard nous tient un langage tour à tour grave ou plaisant, émouvant ou badin, selon qu'il magnifie le pays, les divinités des saisons, les peines et les plaisirs des populations rurales.

Enfin, l'ouvrage est orné de nombreuses illustrations, rappelant entre autres chacune des Fêtes des Vignerons de 1791 à 1905.

Par la forme et par le fond, le Livret officiel est indispensable à qui voudra connaître la Fête de 1927.

QUELQUES MOTS A LA CAVE :

MARC et Jules étaient du même âge, ils avaient 60 ans chacun. Marc était le patron et Jules l'employé.

Deux fois par jour, c'était la règle, on descendait à la cave pour prendre trois verres au « guillon » et l'on profitait de ces moments pour passer en revue les gens et les choses.

Marc opinait volontiers sur celui-ci ou celui-là et Jules se faisait un malin plaisir de battre la controverse quand il le pouvait, et il faut reconnaître qu'il avait souvent le mot qui plaquait.

On était donc, verre en main, devant le seul et unique ovale rempli d'Aclens, qui trônait aristocratiquement au milieu de cinq ou six tonneaux de piquette de deux à trois cents litres.

— A la tienne, dit Marc !

— Santé, répondit Jules !

— J'ai rencontré Taquenet ce matin, c'est toujours le même !

— Il était déjà un peu fou, s'est-il bien conservé ?

— Il faut le croire puisqu'il n'a pas changé ! Tiens, lui dit Marc en lui passant le verre.

Jules remarqua qu'il n'était rempli qu'aux deux tiers, mais but quand même pour ne pas faire affront à celui qui l'offrait et surtout pour ne rien perdre.

Marc, voyant un rat qui passait sans se gêner à deux pas de lui, voulut l'écraser sous son talon. Le mouvement qu'il fit lui tira un Voueh, qui signifiait qu'il s'était fait mal.

— Qu'y a-t-il, s'écria Jules ?

— C'est cette bougre de sciatique qui me reprend, tonneau, j'ai vu les étoiles, poison de rat !

Et pour le consoler, son domestique ne trouva rien de mieux que de lui dire :

— A quoi servirait-il d'avoir des douleurs si elles ne faisaient pas mal ?

— Merci bien, dit Marc !

Puis il soutira le deuxième verre, qu'il remplit jusqu'au bord, au point que le trop plein se répandit sur le sol.

— Ouf ! dit Marc, et il l'avalait d'un trait.

Pour en revenir à Taquenet, il a joliment entraîné sa bosse par le monde, pierre qui roule n'amasse pas mousse !

Mais elle se polit, s'empressa d'ajouter Jules.

Marc tira le troisième verre qu'il passa à Jules en lui disant :

— Ne le bois pas trop vite, ça pourrait te soûler, il est capiteux en diable !

— Ce n'est pas le vin qui soûle, c'est l'air qu'on met entre deux ! dit Jules.

Son verre n'était de nouveau qu'aux deux tiers plein et avant de boire, il ne put s'empêcher de dire :

— Vous ne savez pas ce que c'est que le comble de la demi-ration ?

— Non ! répondit Marc.

— Eh bien, c'est la ration tout entière ! puis il but en riant en dedans.

Marc n'eut pas l'air d'avoir compris et tira le cinquième verre qui déborda comme les deux autres et dit son traditionnel Ouf ! Quand ce fut son tour pour le sixième et dernier verre, Jules qui surveillait la manœuvre, s'aperçut que la boîte se fermait avant qu'il ne fût plein; il dit à son patron :

— Patron !

— Eh quoi ?

— Faites-voir une fois Ouf pour moi !

Chamot.

AU STAND

UN des tout premiers dimanches du printemps, mon ami Jules a entendu des détonations du côté du parc, du côté du cimetière.

— Tiens, tiens ! s'est-il dit alors, ah oui, c'est juste. Et il a ajouté en lui-même :

— Quelle barbe !

Voilà bien mon ami Jules. Il y a un tir militaire par année, et qui lui prend deux heures de liberté. Eh bien, Jules est furieux. Il semble qu'on lui prend tous ses dimanches. Il fait tout ce qu'il veut pendant toute l'année, il est libre comme l'oiseau sur la branche, mais quand vient le samedi où il faut bien qu'il aille faire son tir, il gromèche ferme :

— Alors quoi, naturellement ! il suffit de faire des projets pour être sûr qu'on vous flanque un tir obligatoire ! On croit peut-être que je n'ai rien d'autre à faire !

Il faut marcher, cependant. Jules va chercher son fusil dans son armoire, et se dirige vers le Boiron. C'était l'idée de perdre son samedi après-midi, qui l'agaçait. Maintenant qu'il est en route et qu'il est résigné, il éprouve un certain contentement à porter son fusil et à retrouver quelques impressions de la vie militaire. Oh Jules n'est qu'un tireur moyen, mais il n'est pas insensible au plaisir de voir une palette rouge et blanche s'immobiliser au centre de la cible où il vient mettre une balle...

Jules arrive au stand. Comme il est délicat, il s'enfonce dans les oreilles deux petits bouchons d'ouate préparés d'avance. Ainsi les détonations ne lui fendront pas le tympan. Par contre, entendant mal, il se croira obligé de crier comme un sourd pour se faire comprendre.

L'atmosphère de foire qui règne au stand communiqué à mon ami Jules un certain vertige. Dès qu'il a touché sa munition et qu'une place est libre, il commence ses exercices. Le voici à genoux, le voici à plat ventre sur un plan incliné, le voici debout. Il tire sérieusement, en retenant son souffle. Il s'agit de montrer ce qu'on sait faire. Deux, trois fois de suite, Jules abaisse son arme : il ne tire qu'à coup sûr. Par modestie, il dit à ses amis, à ses camarades : — Vous savez, je tire comme une vieille femme !

Mais, après deux ou trois coups d'essai, il a son arme bien en main et se réjouit « d'épater la galerie ». A chaque douille qu'il extrait, il fait semblant d'avoir fait une faute et dit :

— Ah, un peu à gauche. Ah, un peu à droite !
Bientôt, cependant, la palette rouge et blanche vient fleurir le centre de la cible, et la galerie applaudit :

— Bravo, mon vieux Jules !
Jules prend un petit air étonné et murmure : — Tiens, tiens ! comme s'il avait pu s'attendre à faire un trois ou un deux, tandis que, tout au fond de lui-même, il se promet bien de ne plus sortir, maintenant qu'il le tient, du « noir ».

Bref, Jules obtient d'excellents résultats. Il montre sa feuille à ses amis, à des inconnus, à tous les assistants. On le complimente, on fait des comparaisons qui sont souvent à son avantage. Il passe à la buvette, où il prend un verre en discutant des différentes manières de tirer. Il serre des mains, reprend son fusil et enfourche sa bécane. Il est enchanté de son après-midi. Rentré chez lui, il répond à sa femme, qui lui demande s'il est content, qu'il a fait une série de vingt-quatre. Ce chiffre ne dit pas grand' chose à Mme Jules. Jules s'en montre piqué et prononce :

— Tu n'as pas l'air de te douter que c'est le maximum !

— Ha, hum ! fait Mme Jules d'un ton suprêmement indifférent.

Les femmes ne comprennent rien à rien, aussi mon ami Jules se rabat-il sur les hommes qu'il rencontre, les jours suivants.

— Alors, ce tir, ça a bien marché ? lui demande-t-on.

— Peu ! pas trop mal. Et toi, et vous ?

— Eh bien, j'ai fait un 22, un 23.

— Moi, j'ai fait un 24, proclame mon ami Jules. Son interlocuteur siffle admirativement en ajoutant :

— Nom d'une pipe ! quel as !

Et mon ami Jules se sent un héros. Loin de regretter l'après-midi qu'il a consacrée à son tir militaire, il déclare hautement :

— Le tir, c'est le plus beau sport, et c'est dommage qu'on ne puisse pas le pratiquer cinquante-deux fois par année !

(Ami de Morges.) R. C.

La Patrie Suisse. — Dans son fascicule du 13 juillet (No 896), la *Patrie Suisse* nous apporte, avec une biographie complète, un très beau et très vivant portrait de Gustave Doret, le compositeur de la musique des Fêtes des Vignerons de 1905 et de 1927 ; il nous montre, au travail, le peintre Ernest Bieler, qui a assumé l'énorme tâche de composer les décors et les costumes de la fête de 1927 ; et les initiés savent qu'il a réalisé des merveilles, comme Doret un chef-d'œuvre avec sa musique.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

Voici, sur sa génisse noire,
La pâle fileuse des bois
Tenant, toujours, entre ses doigts,
Une quenouille d'ivoire.
Elle semble écouter l'âme d'un armailli,
Dont le pauvre cœur a failli
Dans le piège de quelque brune
Et qui, navré, conte à la lune
Sa lourde peine et son souci,
Criant merci.

Une ondine, en robe vert-mousse,
Se trémousse.

Le refrain de sa chanson douce
S'en va mourir au fil de l'eau.
Elle rit aux gnômes hirsutes,
Qui l'environnent de culbutes,
Et, comme d'insolents moineaux,
Disputent, disputent, disputent.

Dans un nuage violet,
La princesse des feux-follets
Mystérieusement se voile.
Elle a posé sur ses cheveux
Un diadème lumineux
Comme une auréole d'étoiles.

Et plus loin, sur le flot tremblant
Da lac veri, les cygnes de neige
Font un silencieux cortège
De grâces péléries blanches.

Tandis que, blonde comme un rêve,
La fée adorable, aux grands yeux,
Qui rend les bergers amoureux,
Némie, passe sur la grève.

Alors, gnômes, lutins, servants,
Font cercle aux pieds de leur déesse
Pour confier à sa sagesse
Des secrets qu'emporte le vent.

Ainsi bercé par sa rêverie, Marc-Antoine souriait à ces choses, et des vers lui venaient aux lèvres, rime à rime, au hasard, en un joli désordre, les uns riches, les autres miséreux, comme les hommes dans la vie. C'était l'écho presque inconscient de sa pensée. Parfois, même, le vers ne vibrerait que par le rythme, comme une romance sans paroles... Et la nuit s'écoulait harmonieuse

Jusqu'à l'heure où, lançant au loin ses flèches d'or,
Le gai matin, sur les sommets, prend son essor.

Dans la gloire d'un ciel que l'aurore ensoleille

L'Alpe jolie, en souriant, s'éveille.

Et ce monde mignard de servants et d'esprits,

Par tant de lumière surpris,

Effarouché, s'envole en un pays de fêtes

D'où les enfants et les poètes

Ont seuls le gracieux pouvoir

De les faire surgir quand vient l'ombre du soir.

Alors, Marc-Antoine, aussi surpris que les fafardeurs et les lutins rentrait au chalet en se gourmandant.

— Peut-on faire de pareilles sottises ?? Un homme de ton âge, passer la nuit à rêver sous les étoiles et à se conter des histoires de « nion ne l'on »¹ et de « porta benne »².

Et souriant d'un tel enfantillage, il allait à la fontaine plonger sa tête dans l'eau glacée pour dissiper absolument les rêveries. Pierre Fruttsch, entendant quelque bruit autour du chalet, se levait et reconnaissant son maître, grommelait en chausant ses socques :

— Du diantre, si je sais quand il dort, notre Marc. Déjà debout à fourgonner par en bas. On voit bien qu'il est jeune. Ça lui passera avant que ça me reprenne.

Dans tous les cas « notre Marc » ne paraissait pas plus fatigué, ces lendemains de veille que s'il se fût gentiment glissé entre les draps, le soir précédent, sitôt l'ombre venue. Il travaillait avec le même courage qu'après une bonne « reposée ». Adieu les vers ! Adieu les servants ! Adieu le frétillement cortège de la fée Némie ! Plus de fileuse ! Plus de génisse noire ! Il oubliait tout cela. Il l'ignorait. Cependant, le dimanche, quelquefois, en revenant du temple ou en fumant un bout de Grandson devant le chalet — deux moments de la journée où l'esprit n'est point soucieux — des vers isolés se révélaient en son cerveau, un, deux, trois, cinq, une strophe, une autre encore. Et il avait la faiblesse de les écrire sur un cahier, soigneusement caché, d'ailleurs, dans un tiroir de secrétaire. Ainsi était né ce poème dit à la soirée du « Rhododendron ». Et ainsi étaient nés et naîtraient d'autres poèmes — qui ne seraient jamais publiés, — tous inspirés par la montagne, tous, sans exception. En dehors de l'Alpe, en dehors des sommets, des pâturages, des rochers, des chalets, en dehors de cette vie saine et simple, qu'un peu de merveilleux embellit encore, Marc-Antoine ne rencontrait aucune poésie ; ou du moins, il ne savait plus

¹ « Personne ne l'entend », esprit de l'Alpe, si léger, si vif qu'il se glisse partout sans être entendu.

² « Porte-bornes », mauvais lutin qui passe ses nuits à taquiner hommes et bêtes. Il tient son nom de ce qu'on l'accuse de déplacer les bornes des champs et des prés pour susciter des procès.

chanter. Poète, il l'était, cependant, mais à son insu ; et on l'eût fortement surpris en lui octroyant un tel titre. Peut-être même eût-il supposé quelque moquerie, car, en lui, tout était naturel, spontané et si peu littéraire que ces fantaisies rimées, inconsciemment, au clair de lune, lui paraissaient sans valeur : un souvenir, le rappel d'heures charmantes, rien de plus. La pensée d'être pris pour un homme de lettres, l'eût évidemment rendu très malheureux.

(A suivre). G. Héritier.

Royal Biograph. — Le principal attrait du nouveau programme du Royal Biograph consiste tout particulièrement dans la présentation du film « Jim la Houlette, roi des voleurs », un roman policier héroïque-comique, vaudevillesque et humoristique, avec, comme principal interprète, Nicolas Rimsky.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pachet-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinière-Gd-Pont

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Achetez vos chemises chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste

Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Dégustez tous

les excellents vins

Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27 Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tonnes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque.

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.